NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.



EXTRAIT N° 6 DE L'ANNÉE 1857

DU JOURNAL ASIATIQUE.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR LE Dr B. R. SANGUINETTI.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVII.





NOTICES BIOGRAPHIQUES

DE QUELQUES MÉDECINS,

TIRÉES D'UN OUVRAGE ARABE D'ASSAFADY.

TRADUCTION FRANÇAISE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

AVERTISSEMENT.

Le savant Salâh eddîn Khalîl ibn Îbec Assafady, ou originaire de la ville de Safad, en Syrie, mort dans l'année 764 de l'hégire (1363 de J. C.), est l'auteur d'un dictionnaire biographique fort étendu, d'une sorte de biographie universelle. Il est intitulé : الوافي بالوفيات, *Alouâfi bilouafaïât*, « Le Livre complet des nécrologies, ou le parfait nécrologe », et l'on en peut lire des détails dans le Dictionnaire bibliographique et encyclopédique de Hâdji Khalfah (édition de M. G. Fluegel, t. VI, p. 417 à 418, n° 14155). La Bibliothèque impériale ne possède qu'une petite partie de cet intéressant ouvrage, notamment deux volumes dépareillés, qui ensemble comprennent la lettre خ (*khâ*) et les lettres suivantes, jusqu'au commencement du ص (*sâd*). Ces deux volumes ont appartenu à deux exemplaires différents; le premier, inscrit dans le supplément arabe, mis en ordre par M. Reinaud, sous le n° 706, formait le tome huitième d'un exemplaire, الجزء الثامن. Il commence avec la lettre خ, et se termine avant la fin de la lettre س (*sîn*). Le second, porté également dans le supplément arabe sous le n° 706, et auquel je donnerai ici le n° 706 *bis*, était le tome quinzième d'un autre exemplaire, الجزء الخامس عشر. Il commence au milieu de la lettre س, et finit avec les premières pages de la lettre ص :

de sorte que plus de la moitié du contenu de ce volume XV^{e} se trouve aussi dans le volume précédent.

J'ai pensé que cet ouvrage d'Assafady méritait d'être connu des lecteurs du *Journal asiatique*, et je me suis par conséquent décidé à en traduire un certain nombre de biographies. Cette fois je donne celles des médecins, et plus tard j'espère faire connaître les notices de quelques autres personnages. Parmi les médecins dont il est question dans le présent travail, plusieurs n'étaient pas connus d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, puisqu'ils ont vécu après l'époque de ce célèbre historien des médecins. D'autres ne sont pas mentionnés dans le manuscrit de l'ouvrage d'Ibn Aby Ossaïbi'ah que la Bibliothèque impériale possède, je veux dire le manuscrit n° 673 du supplément arabe. Pourtant, il paraît certain qu'Ibn Aby Ossaïbi'ah leur a consacré quelques lignes; car ils se trouvent presque tous portés sur une des listes des notices contenues dans son ouvrage, dressée d'après d'autres manuscrits. On sait, en effet, que Reiske, Nicoll, et d'après eux Wüstenfeld, ont publié les noms des personnages dont on trouve la biographie dans Ibn Aby Ossaïbi'ah; mais ces listes diffèrent beaucoup l'une de l'autre, probablement parce que l'auteur, Ibn Aby Ossaïbi'ah, aura complété plus tard son premier travail, et encore, par suite de lacunes dans les manuscrits. Ainsi Reiske donne une cinquantaine de noms qui manquent dans Nicoll, et celui-ci, une soixantaine qu'on ne retrouve pas dans la liste de Reiske.

Toutes les biographies des médecins que j'ai lues dans les deux volumes d'Assafady indiqués ci-dessus, et qui étaient, soit résumées d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, ou bien analogues à celles fournies par ce dernier auteur; toutes ces biographies-là, je les ai rejetées du présent mémoire, jugeant que cet historien spécial des médecins méritait en tout cas la préférence sur les autres biographes. Je n'ai fait d'exception que pour deux ou trois notices, à cause des différences dans les récits, et des imperfections de notre manuscrit n° 673 d'Ibn Aby Ossaïbi'ah.

La Bibliothèque impériale possède un autre ouvrage d'Assafady, inscrit au supplément arabe sous le n° 698, et intitulé : كتاب ألحان السواجع بين البادى والمراجع, c'est-à-dire « Le livre des mélodies de ceux qui composent des discours rhythmiques, ou des rimeurs [1], entre celui qui commence, qui prend l'initiative, et celui qui répond, qui réplique. » C'est un volume renfermant les lettres et les poésies que l'auteur a écrites et reçues, ou ses correspondances en prose rimée et en vers avec les personnages les plus marquants, avec les savants les plus notables de son siècle, qu'il a nommés suivant l'ordre alphabétique [2]. Cet ouvrage est cité par Hâdji Khalfah (édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 401, n° 1131, et manuscrits de la Bibliothèque impériale); mais ce célèbre bibliographe se trompe en fixant, dans cet endroit, la date de la mort d'Assafady à l'année 749 de l'hégire. Il aurait pu lire dans ledit ouvrage des correspondances portant la date de l'année 756 de l'hégire, et d'un temps postérieur. Du reste, le même Hâdji Khalfah, en parlant de l'ouvrage d'Assafady intitulé : الوافى بالوفيات, et dont il est question tout au commencement de cet avant-propos, donne l'année 764 de l'hégire comme celle de la mort de ce savant biographe et littérateur. Il dit encore la même chose en citant un troisième écrit d'Assafady, qui porte pour titre : اعيان العصر واعوان النصر, ou « Les Notables du siècle et les auxiliaires de la victoire. » (Édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 365, n° 973.) Or, cette date de l'an 764 de l'hégire est sans doute la véritable.

[1] Ou si l'on aime mieux : « Le livre des mélodies des colombes qui roucoulent, etc. » M. G. Fluegel a traduit : *Modulationes turturum gementium*, etc.

[2] J'ai parlé ici de cet ouvrage, car j'aurai peut-être l'occasion une autre fois d'y faire des emprunts. Il sera alors connu de mes lecteurs, et je n'aurai plus à revenir sur ce sujet. C'est ainsi que je n'ai rien dit dans le présent travail d'un ou deux personnages qui y sont nommés, et dont j'avais déjà dit quelques mots dans mes *Extraits* d'Ibn Aby Ossaïbi'ah, publiés dans ce recueil.

Enfin, je ne dois pas négliger de mentionner que, dans le Dictionnaire biographique d'Aboû'l Méhâcin, intitulé : *Almenhal Assâfi*, ou « l'abreuvoir limpide, etc.[1] » (ms. arabe de la Bibliothèque impériale, t. III), il existe une notice sur Assafady. L'an 696 de l'hégire (1297 de J. C.) y est donné comme la date de sa naissance, et l'an 764 de la même hégire (1363 de J. C.), comme celle de sa mort[2].

1° ALKHASSÎB (الخصيب).

C'était un chrétien, un médecin de mérite, résidant à Basrah; il était très-habile dans son art et faisait des cures admirables. Voici ce que dit Mohammed, fils de Salâm Aldjoumahy[3] : « Le poëte de Basrah, Hacam, fils de Mohammed, fils de Konbour Almâziny, ou de la tribu de Mâzin[4], étant tombé malade, on lui amena le médecin Khassîb pour qu'il le traitât. Ce fut à cette occasion que Hacam composa les vers suivants : »

[1] Le titre entier de l'ouvrage est : المنهل الصافى والمستوفى بعد الوافى, et le nom complet de son auteur, Djamâl eddîn Aboû'l Méhâcin Yoûçuf ibn Taghri Berdi, ou Tangri Virdi. C'est le célèbre historien de l'Égypte, mort dans l'année 874 de l'hégire (1469 de J. C.). (Cf. Hâdji Khalfah, édition citée, t. VI, p. 224, n° 13302.)

[2] Voyez manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arabe, n° 749, fol. 54 et suivants.

[3] Le nom indique que ce personnage descendait des Bénoû Djoumah, branche de la tribu de Koraïch. Il a écrit une histoire des poëtes, divisés par classes, et intitulée : طبقات الشعراء, ou « Les Classes des poëtes. »

[4] C'était un des poëtes attachés aux Abbâcides. Il est mort l'an 208 de l'hégire (823 de J. C.).

ولقد قلت لاهلي إذ اتوني بخصيب
ليس والله خصيبٌ للّذي بي بطبيب
انّما يعرف دآئي مَنْ به مثل الّذي بي

TRADUCTION.

J'ai dit à ma famille, lorsqu'elle a conduit Khassîb auprès de moi :

« Par Dieu ! Khassîb n'est pas le médecin qu'il faut pour ce que j'éprouve.

« Ma maladie ne peut être connue que par celui dont la situation est analogue à la mienne. »

Aldjoumahy raconte encore les faits ci-dessous rapportés : « Khassîb, le médecin, fit prendre une boisson médicamenteuse à Mohammed, fils du calife Aboû'l 'Abbâs, Assaffâh, et qui se trouvait alors à Basrah. Aussitôt après, Mohammed fut sérieusement malade dans cette ville. Il fut transporté à Bagdad, où il mourut. C'était dans les commencements de l'année 150 de l'hégire (février 767 de J. C.). L'on conçut des soupçons sur la conduite de Khassîb, qui fut mis en prison et y fut gardé jusqu'à sa mort. Lorsqu'il devint malade, il examina son urine, et dit : « Galien déclare que quiconque, étant affecté de cette « maladie, rend une pareille urine, ne peut vivre. » On lui fit observer que Galien s'est souvent trompé ; à quoi Khassîb répondit : « Je n'ai jamais eu plus « besoin qu'à présent que Galien se soit trompé. » Il mourut en effet de sa maladie. »

[1] Ces distiques sont du mètre رمل.

2° KHALÎFAH, FILS DE YOÛNOS, OU JONAS (خليفة بن يونس).

Il était le petit-fils d'Aboû'l Kâcim, fils de Khalîfah. C'était le savant Sadîd eddîn Aboû'l Kâcim Alansâry Alkhazradjy Assa'dy Al'ibâdy Alcahhâl, ou l'Oculiste, plus connu sous le nom d'Ibn Aby Ossaïbi'ah. Ce personnage était le père de l'historien célèbre des médecins, de Mouaffik eddîn. Il est né au Caire, et a exercé d'abord sa profession dans cette ville, de même que son frère, le médecin Rachîd eddîd. Sadîd eddîn s'est beaucoup distingué dans la connaissance des maladies de l'œil, et il s'est acquis à ce sujet une grande réputation. Il a été occupé plus tard dans l'hôpital appelé *Noûry* (ou fondé à Damas par Noûr eddîn, fils de Zengui); il a été employé aussi dans le château de Damas. Sadîd eddîn mourut l'année 649 de l'hégire (1251 de J. C.).

3° DÂNÎÂL, OU DANIEL LE MÉDECIN (دانيال الطبيب).

'Obaïd Allah, fils de Djabrîl, ou Gabriel, dit[1] : « Daniel était d'une constitution faible, ses membres

[1] Aboû Sa'îd 'Obaïd Allah, fils de Djabrîl, est auteur de plusieurs livres qui traitent de médecine, et aussi d'un ouvrage sur la biographie des médecins. Il mourut l'an 450 de l'hégire (1058 de J. C.). On peut voir sa notice dans le chapitre huitième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 85 r°). (Cf. Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, p. 18.)

étaient courts et difformes. Mo'ïzz addaoulah [1] l'ayant attaché à son service, entra un jour auprès de ce médecin et lui dit : « Ô Daniel ! est-ce que vous autres « médecins ne prétendez pas que les coings constipent, lorsqu'on les mange avant le repas, et qu'ils « relâchent, lorsqu'on les mange après le repas ? » Daniel répondit : « Oui, certes. » Mo'ïzz addaoulah reprit : « Pour ma part, quand je les mange après le « repas, ils me resserrent. » Daniel fit : « Cela n'est « pas dans la nature de l'homme. » Alors Mo'ïzz addaoulah le frappa sur la poitrine avec son poing, en disant : « Lève-toi, apprends les manières qu'il faut « observer lorsqu'on sert les rois, et reviens plus « tard. » Daniel sortit de chez Mo'ïzz addaoulah, il cracha le sang, de sorte qu'il en mourut [2]. »

'Obaïd Allah ajoute : « C'est encore ici une erreur des savants ; car l'effet relâchant qu'ils attribuent aux coings, pris après les aliments, n'a lieu que chez les hommes dont l'estomac est débile. Ce viscère ne pouvant point dans ce cas repousser les matières qu'il renferme, il arrive que le coing le fortifie et l'aide à s'en débarrasser. Par conséquent, le ventre se relâche et s'ouvre. J'ai même connu une personne qui, lorsqu'elle voulait vomir, buvait de préférence à toute autre chose, soit du sirop, soit de l'oxymel de coings. Elle vomissait ainsi toutes les fois que cela lui con venait. »

[1] Il s'agit ici d'Ahmed, fils de Boûïeh, le puissant prince Bouide, mort l'an 356 de l'hégire (967 de J. C.).

[2] Ceci se passait également dans l'année 356 de l'hég. (967 de J. C.).

4° DÂOUD, OU DAVID, FILS DE DAÏLEM (داود بن ديلم).

C'était un des médecins les plus distingués de Bagdad, et les plus renommés pour leurs belles cures. Il était employé chez le calife Almo'tadhid Billâh, et le servait. On voyait en ce temps-là les rescrits, ou édits de Mo'tadhid sortir avec l'écriture de Dâoud, fils de Daïlem, tant était élevée la place qu'il occupait auprès de ce souverain. Dâoud allait et venait souvent dans les palais impériaux; il recevait d'Almo'tadhid Billâh de grands bienfaits et des grâces nombreuses. Il mourut l'an 329 de l'hégire (941 de J. C.)

5° DÂOUD, FILS D'ALY (داود بن علي).

Il était le petit-fils de Dâoud, fils d'Almobârec; c'était le savant illustre, le cheïkh Sadîd eddîn Aboû Mansoûr, fils du cheïk Sadîd eddîn. On prétend aussi que son nom était 'Abd Allah. Dâoud a étudié la médecine sous son père et sous Aboû Nasr 'Adnân, fils d'Al'aïn Zarby[1]. Il a suivi à Alexandrie les leçons d'Aboû Thâhir Ismâ'îl, fils d'Aouf; il est devenu le chef des médecins au Caire, dont il a servi les rois.

[1] Le manuscrit porte عدلان, 'Adlân, et عين زربي, 'Aïn Zarby, sans l'article. Ce personnage, originaire d'Anazarbe, en Cilicie, comme son nom l'indique, était en même temps médecin, philosophe, astronome et poëte. Il a écrit sur la médecine, et il mourut l'an 548 de l'hégire (1153 de J. C.). On le trouve mentionné dans le chapitre quatorzième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 219 v°). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 95.)

Dâoud a amassé des richesses énormes, il a eu de nombreux disciples, et on lui a généralement appliqué le surnom, ou titre honorifique de son père, qui était Sadîd eddîn, ou « le bien dirigé en religion. » Le sien propre était celui de Cheref eddîn, ou « la noblesse de la religion ». Il a été le médecin d'Al-'âdhid[1] et de quelques-uns de ses prédécesseurs; il a possédé une haute dignité et une grande influence. Nafîs eddîn, fils de Zobaïr, cheïkh des médecins[2], a étudié sous sa direction. Dâoud a reçu de la cour, en une seule journée, la somme de trente mille ducats. Il a pratiqué la circoncision sur les deux fils d'Alhâfizh Lidînillâh[3], et dans cette circonstance il a été gratifié d'environ cinquante mille ducats en or. Salâh eddîn, ou Saladin, l'honora beaucoup, et il eut toute confiance en lui pour ce qui concernait la médecine. Dâoud mourut l'année 591 de l'hégire (1195 de J. C.).

6° DÂOUD, FILS D'ABOÛ'L MOUNA (داود بن ابى المُنَى).

Son surnom était Aboû Soleïmân; il était chré-

[1] Il est ici question d'Al'âdhid Lidînillâh, dernier calife de la race des Fâthimites en Égypte, mort dans l'année 567 de l'hégire (1171 de J. C.).

[2] On trouve quelques détails sur ce personnage dans le chapitre quatorzième d'Ibn Aby Ossaïbi'ah (ms. n° 673, fol. 222 v.). Il était né l'an 555 ou 556 de l'hégire (1160 ou 1161 de J. C.); il était médecin habile, chirurgien, et surtout oculiste.

[3] وطهّر ابنى الحافظ لدين الله. Le verbe طهّر, dont la signification est de « purifier, sanctifier, etc. », a ici, sans doute, le sens de « circoncire ».

tien de religion, et demeurait au Caire du temps des califes Fâthimites. C'était un médecin qui jouissait d'une grande faveur auprès de ces souverains, et il était originaire de Jérusalem. Dâoud avait aussi des connaissances en astronomie (ou plutôt en astrologie), et il possédait cinq fils. Lorsque le roi *Mâri*, ou Amauri [1], arriva en Égypte, il demanda au calife ce médecin, et l'emmena à Jérusalem, ainsi que ses enfants. Le roi Amauri eut un fils atteint de l'éléphantiasis, ou de la lèpre. Dâoud composa pour lui la thériaque, appelée *fâroûk*, qui en est une excellente espèce, puis se voua entièrement au culte de Dieu, et se fit moine chrétien. Il laissa son fils aîné, nommé Almouhaddhab Aboû Sa'îd, comme son successeur, ou vicaire, sur sa maison et sur ses autres fils, les frères d'Almouhaddhab.

Il arriva que le roi des Francs, ou des Latins, fit prisonnier le jurisconsulte 'Îçа, qui ensuite tomba malade. Le roi le fit visiter par Mouhaddhab, qui, le voyant dans une basse-fosse et chargé de chaînes, retourna vers le roi, et lui dit : « Ce captif est un homme riche, habitué à bien vivre, et quand même je lui ferais boire l'eau de la vie, ou de la fontaine de Jouvence [2], tandis qu'il se trouve dans l'état où il est, cela ne lui servirait à rien. » Le roi répondit :

[1] C'est ici Amauri Ier, qui, étant âgé de vingt-sept ans, succéda dans l'année 1162 à son frère Baudouin III, roi de Jérusalem. On sait qu'il était un prince courageux, mais cruel et avare. Il mourut l'an 1173 de J. C.

[2] ولو سقيته ماء الحياة

« Que faire? » Mouhaddhab reprit : « Laisse-le sortir de cette basse-fosse, brise ses chaînes et honore-le; il n'a besoin d'aucun autre traitement. » — « Nous craignons qu'il ne prenne la fuite, et sa rançon doit être importante. » — « Confie-le-moi, et je m'en déclare responsable. » — « Fais-le donc quitter son cachot, et lorsqu'il déboursera sa rançon, tu auras pour ta part mille ducats. » Mouhaddhab se rendit auprès du légiste 'Îça et le fit sortir de la basse-fosse. 'Îça demeura dans la maison de Mouhaddhab, à ses ordres, et en quelque sorte à son service. Quand le prix pour sa délivrance fut parvenu à Jérusalem, le roi fit donner à Mouhaddhab Aboû Sa'îd mille ducats, et ce dernier fit cadeau de cette somme au jurisconsulte 'Îça, qui la prit et se dirigea vers le roi Nâcir [1].

Or, le savant Dâoud Aboû Soleïmân avait connu, au moyen de la science astrologique, que Saladin s'emparerait de Jérusalem, telle année, tel jour, et qu'il y entrerait par la porte dite de la Miséricorde. Aboû Soleïmân appela son fils, nommé Alfâris Aboû'l Khaïr ibn Soleïmân, et lui dit : « Va trouver Saladin, annonce-lui cette nouvelle, et félicite-le sur cela ». Aboû'l Khaïr avait été élevé avec le fils du roi, celui-là même qui était affecté de l'éléphantiasis [2], et il portait un costume militaire. Il se rendit auprès du roi Nâcir, recevant partout les congratu-

[1] الملك الناصر, ou « le roi défenseur ». Tel est le titre du fameux sultan Saladin.

[2] Ce fils d'Amauri Ier naquit l'an 1160, et il devint à son tour

lations du public; c'était dans l'année 580 de l'hégire (1184 de J. C.). Alfâris alla d'abord trouver le jurisconsulte 'Îça, qui se réjouit beaucoup de son arrivée et qui l'accompagna chez le sultan. Lorsque Saladin fut informé de la bonne nouvelle que lui faisait annoncer le père d'Alfâris, il devint tout joyeux, et fit à celui-ci un présent considérable, en lui disant : « Quand Dieu permettra que s'accomplisse ce que tu me prédis, mets ce drapeau jaune et cette flèche au-dessus de ta maison; toute la rue qui la renferme sera épargnée et mise sous la protection de ta demeure. »

Le moment étant arrivé [1], tout ce que Dâoud Aboû Soleïmân avait pronostiqué se vérifia. Le légiste 'Îça entra dans la maison qui appartenait à ce savant médecin, il y resta, afin de la garantir de toute attaque et de toute violence, ainsi que la rue entière. De tous les habitants de Jérusalem, il ne se sauva personne, soit de la mort, soit de la captivité, soit du rachat, si ce n'est la famille du docteur cidessus mentionné. Le sultan Saladin donna aux fils de Dâoud Aboû Soleïmân le double de ce qu'ils recevaient des Latins. Il écrivit des lettres dans ses différentes provinces, continentales et maritimes, pour que les fils de Dâoud fussent exemptés de tous les droits et de toutes les charges imposés aux chrétiens; en effet, ils en furent dispensés. Saladin fit venir en

roi de Jérusalem dans l'année 1173, après la mort de son père. Il s'appelait Baudouin IV, dit le Lépreux.

[1] Ce fut dans l'année 583 de l'hégire (1187 de J. C.).

sa présence le savant Aboû Soleïmân, il se leva à son approche, alla à sa rencontre, et lui dit : « Tu es un cheïkh béni, nous avons reçu ta prédiction, et tout ce que tu as annoncé est arrivé. Or, dis-moi ce que tu désires. » Aboû Soleïmân répondit : « Protége mes enfants. » En conséquence, Saladin se chargea des fils de ce médecin, et il en eut un très-grand soin. Plus tard, il les confia à 'Âdil[1], en lui recommandant de les distinguer et de les honorer.

7° DAÏLEM ABOÛ DÂOUD (ديلم ابو داود).

Nous avons déjà fait mention de son fils[2]. Daïlem était un des médecins renommés de Bagdad. Il allait et venait souvent, ou avait ses entrées chez Hacam ibn Mohalled, ministre de Mo'tamid[3], qu'il servait. Le calife désira d'être saigné, et dit à Hacam ibn Mohalled : « Écris les noms de tous les médecins qui sont attachés à notre personne, afin que nous ordonnions qu'ils soient gratifiés d'une somme d'argent, chacun d'eux suivant son mérite. » Le ministre en dressa la liste, en y introduisant le nom de notre Daïlem Aboû Dâoud. Mo'tamid écrivit au-dessous de cette liste les dons qu'il faisait à chacun des personnages qui y étaient désignés.

Daïlem dit : « J'étais assis dans ma demeure, lors-

[1] C'est le frère de Saladin. Son titre était en effet celui de الملك العادل *Almalic Al'âdil*, c'est-à-dire « le roi juste et équitable ».

[2] Voir plus haut, 4°, p. 12.

[3] C'est le calife Abbâcide *Almo'tamid 'Ala Allâh*, ou « celui qui se confie à Dieu ». Il mourut l'an 279 de l'hégire (892 de J. C.).

qu'un messager de la trésorerie entra, portant une bourse qui contenait mille ducats. Il me la remit et s'en retourna. Je ne savais pas à quelle occasion je recevais cette somme d'argent. Par conséquent, je m'empressai de monter à cheval pour me rendre chez Ibn Mohalled, que j'informai de ce fait. » Le ministre raconta à Daïlem ce qui s'était passé entre le sultan et lui, puis ajouta : « Or, j'ai introduit ton nom parmi les autres noms, et ta part a été de la somme de mille ducats. »

8° ARRACHÎD ABOÛ SA'ÎD (الرشيد ابو سعيد).

C'est Ibn Almouaffak Ya'koûb, médecin chrétien de Jérusalem, un des docteurs les plus notables et un des médecins savants les plus célèbres. Il étudia la grammaire sous Taky eddîn Khaz'al, et la médecine sous le savant Rachîd eddîn 'Aly, fils de Khalîfah, fils d'Aboû Ossaïbi'ah, qui était l'oncle de l'historien des médecins. Il fut occupé près d'Almouhaddhab[1], et servit Alcâmil[2] au Caire. Plus tard, il

[1] C'est probablement le personnage dont il a été parlé ci-dessus, p. 14, et qui a été un médecin de beaucoup de mérite. Ibn Aby Ossaïbi'ah le mentionne vers la fin du chapitre quatorzième de son ouvrage (ms. n° 673, fol. 222 v° et 223 r°). Il l'appelle : الشيخ مُهذَّب الدين ابو سعيد بن ابى سليمان نصرانىّ من اهل القدس فاضل فى صناعة الطبّ. Il ajoute que ce médecin a été attaché au service de Saladin, puis à celui d'Almalic Al'âdil; qu'il se rendit de Damas en Égypte, et y resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans l'année 613 de l'hégire (1216 de J. C.).

[2] Il s'agit de الملك الكامل, ou « le roi parfait », mort l'an 635

fut aussi attaché au fils de ce dernier, Assâlih Ayyoûb[1]. Lorsque Sâlih fut atteint d'une plaie gangréneuse à la cuisse, tandis qu'il se trouvait à Damas, il fut traité par Rachîd Aboû Khalîfah. La maladie ayant traîné en longueur, Sâlih fit venir Rachîd ibn Almouaffak, auquel il se plaignit de son état, et fit connaître ses souffrances. Il existait entre ce médecin et Aboû Khalîfah un sentiment de rivalité et d'envie, de sorte qu'Ibn Almouaffak dit qu'Aboû Khalîfah s'était trompé dans le traitement. Alors le sultan regarda Aboû Khalîfah d'un œil courroucé; celui-ci se leva et sortit. Dans cette même séance, Ibn Almouaffak fut frappé d'une attaque d'hémiplégie, il tomba à la renverse devant le souverain, qui ordonna de le transporter dans sa maison. Il resta malade pendant quatre jours, puis il mourut. C'était dans l'année 645 de l'hégire (1247 de J. C.).

Rachîd Aboû Sa'îd est l'auteur des deux ouvrages suivants : 1° *Le Livre des sources de la médecine.* Il renferme des traitements choisis, exposés d'une manière succincte, et c'est un des meilleurs ouvrages; 2° *Des Scolies, ou Notes sur le contenant*[2] *en médecine.*

L'on prétend aussi que Rachîd Aboû Sa'îd mourut dans l'année 644 de l'hégire (1246 de J. C.), et cette opinion est fondée.

de l'hégire (1238 de J. C.). Ce roi d'Égypte était le fils d'Almalic Al'âdil Aboû Becr.

[1] Son titre était الملك الصالح, c'est-à-dire «le roi pieux et vertueux». Il mourut l'an 647 de l'hégire (1249 de J. C.).

[2] الحاوى, *alhâoui*, ou «ce qui comprend, qui contient, etc.». Tel est le titre d'un des ouvrages de Rhases.

9° RIDHOUÂN, FILS DE MOHAMMED (رضوان بن محمد).

Il était le petit-fils d'Aly, fils de Roustem, le Khorâçânien; son titre était *Fakhr eddîn*, ou « la gloire de la religion »; il était aussi nommé *Ibn Assâ'âty*, ou « le fils de l'horloger ». Le lieu de sa naissance, comme celui de son éducation, était Damas. Son père, Mohammed, était du Khorâçân; mais il émigra en Syrie, et demeura à Damas jusqu'au moment de sa mort. Le père de Fakhr eddîn était sans pareil dans l'art de l'horlogerie et dans les connaissances astrologiques. C'est lui qui a fabriqué les horloges qui se trouvent à la porte de la mosquée cathédrale des Bénoû Omayyah, à Damas[1]. Il les plaça sous le règne du juste Noûreddîn Mahmoûd[2], duquel il reçut de nombreux bienfaits, ainsi que des appointements réguliers pour l'entretien de ces horloges. Quand Mohammed mourut, il laissa deux enfants, dont l'un était Béhâ eddîn Aboû'l Haçan 'Aly, fils d'Assâ'âty, le poëte, que nous mentionnerons, s'il plaît au Dieu Très-Haut, dans la lettre *'Aïn*[3]; l'autre était Fakhr eddîn Ridhouân, dont nous traitons ici.

Fakhr eddîn était un médecin accompli; il excellait dans la médecine et dans la littérature. Il étudia

[1] بباب الجامع الأموى.

[2] Mort dans l'année 569 de l'hégire (1174 de J.C.).

[3] Initiale du nom propre 'Aly, indiquée en français, ainsi que dans toutes les autres langues européennes, par une apostrophe, à défaut du son ou de l'articulation correspondante.

les sciences médicales sous Radhy eddîn Arrabby [1], à qui il resta attaché pendant un certain temps. Il était plein d'intelligence et d'esprit; il faisait bien tout ce qu'il entreprenait, et avait un grand zèle pour la science. Ridhouân étudia aussi sous Fakhr eddîn Almâridîny [2], lorsque ce savant arriva à Damas. Ce fils de l'horloger, Fakhr eddîn, était un calligraphe distingué, et il écrivait le *mansoûb* [3]. Il était instruit dans la logique, aussi bien que dans les belles-lettres. Ridhouân étudia celles-ci à Damas, sous Tâdj eddîn Alkindy [4]. Il servit Almalic Alfâïz [5], fils

[1] Ce médecin célèbre, originaire de la ville de Rahbah, ou *Rahbat Mâlic ibn Thaouk*, en Mésopotamie, et établi à Damas, mourut dans le commencement de l'année 631 de l'hégire (octobre 1233 de J. C.). Il laissa trois fils, dont deux ont aussi exercé la médecine. Ibn Aby Ossaïbi'ah parle de ce personnage dans le chapitre quinzième (ms. n° 673, fol. 244 r. à 245 r°). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 127 à 128.)

[2] C'était un médecin d'un grand mérite; il mourut à la fin de l'an 594 de l'hégire (1198 de J. C.). Ibn Aby Ossaïbi'ah donne sa notice biographique dans le chapitre dixième de son ouvrage (ms. n° 673, fol. 154 v° à 155 r°). (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 104.)

[3] وكان ابن الساعاتي فخر الدين جيّد الكتابة كتب المنسوب. Par *almansoûb*, ou *alkhatth almansoûb*, mots dont le sens littéral est « l'écriture attribuée, etc. », je pense que l'on doit entendre, en cet endroit, les firmans, ou lettres patentes du souverain.

[4] C'est le célèbre littérateur, grammairien, lecteur du Korân, ou professeur de lecture korânique, né à Bagdad l'année 520 de l'hégire (1126 de J. C.), et mort à Damas l'an 613 de l'hégire (1217 de J. C.). Notre auteur, Assafady, donne plus loin une intéressante notice sur ce personnage, sous le nom de Zaïd, fils d'Alhacam, etc. L'on peut, du reste, lire la biographie de Tâdj eddîn Alkindy, dans l'ouvrage d'Ibn Khallicân, édition de M. de Slane, p. 279 à 281 du texte arabe, et t. I, p. 546 et suivantes de la traduction anglaise.

[5] الملك الفائز, ou « le roi qui réussit, le roi victorieux ». Son

d'Almalic Al'âdil Aboû Becr, et fut aussi son vizir, ou ministre. Il servit également Almalic Almo'azzham[1], fils d'Almalic Al'âdil, comme médecin et ministre; il fut de plus son commensal. Ce docte médecin savait jouer du luth; il aimait passionnément les doctrines médicales et les écrits du cheïkh Ibn Sîna, ou Avicenne, et il mourut à Damas de la maladie appelée *ictère*, ou jaunisse.

Ibn Assâ'âty a laissé les ouvrages suivants : 1° Le complément du Livre sur la colique, ou les douleurs d'entrailles, du *raïs,* ou chef[2]; 2° les notes marginales sur la Kânoûn[3]; 3° un choix de poésies, etc.

Voici deux de ses distiques :

[4] يحسدنى قومى على صنعتى لاننى بينهم فارسُ
سهرت فى ليلى فاستنعسوا لا يستوى الناعس والدارسُ

TRADUCTION.

Mes concitoyens éprouvent un sentiment d'envie pour moi, à cause de ma profession; car je suis un lion parmi eux.

nom propre était Ya'koûb, ou Jacob. (Cf. Aboû'l Faradj, *Historia Dynastiarum,* édition Pococke, p. 440 du texte arabe, et p. 288 de la traduction latine; Ibn Alathîr, *Chronicon,* texte arabe, publié par M. C. J. Tornberg, t. XII, p. 231.)

[1] الملك المعظم, ou «le roi vénéré»; il régna à Damas, où il mourut l'an 624 de l'hégire (1227 de J. C.).

[2] C'est ainsi que l'on désignait souvent Avicenne. Le titre arabe de l'ouvrage est : تكميل كتاب القولنج للرئيس.

[3] *Canon,* ou règle; personne n'ignore que c'est là le titre du principal ouvrage du célèbre Avicenne.

[4] Ces vers sont du mètre سريع.

J'ai veillé les nuits, tandis qu'ils se sont livrés au sommeil. Il n'y a pas en effet d'égalité entre celui qui dort et celui qui étudie.

10° ASSADÎD ADDIMIÂTHY, OU SADÎD DE DAMIETTE (السديد الدمياطي).

C'était un médecin israélite, que j'ai vu beaucoup au Caire, et aux cures duquel j'ai souvent assisté. Il était rempli de mérite, il avait des connaissances en géométrie, en arithmétique, en physique, etc.; il se rappelait bien les opinions et les écrits des médecins. La thérapeutique de Sadîd réussissait à merveille; il était en cela très-heureux, et personne dans son siècle ne l'égalait sous ce rapport. Il a étudié sous le cheïkh 'Alâ eddîn, fils d'Annafîs [1], il a été présent à ses discussions avec le juge Djamâl eddîn ibn Ouâcil [2], et m'a raconté des choses qu'il avait évidemment apprises, dans ces occasions, du cheïkh 'Alâ eddîn. Sadîd a été un des médecins du sultan

[1] Médecin très-célèbre et auteur de plusieurs livres estimés. Il mourut dans l'année 696 de l'hégire (1297 de J. C.), ou peut-être quelques années auparavant. (Cf. Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 146 à 147.)

[2] C'est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et autres, fort estimés. Il est cité assez souvent par Aboû'l Fédâ, qui en fait beaucoup d'éloges. Ils ont eu des rapports ensemble à Hamâh, et Aboû'l Fédâ confesse d'avoir appris de lui bien des choses. Son nom entier était Mohammed, fils de Sâlim, ibn Ouâcil Djamâl eddîn, et il mourut l'an 697 de l'hégire (1298 de J. C.). (Cf. Aboû'l Fédâ, *Annales muslemici*, édition de Reiske et Adler, *passim*, et notamment, tom. I, p. 441 à 459; tom. IV, p. 555 à 557, et tom. V, p. 144 à 151.)

Almalic Annâcir Mohammed [1]; il était rare que le *raïs,* ou chef, Djamâl eddîn Ibrâhîm, entrât dans les palais de ce sultan, sans que Sadîd fût avec lui. Ce médecin, Sadîd, portait le cou incliné; il vécut très-vieux et mourut, à ce que je crois, dans l'année 743 de l'hégire (1342 de J. C.).

11° SA'ÎD, FILS D'ABOÛ'L HAÇAN (سعيد بن ابى الحسن).

Ce médecin était le petit-fils d'Îça; son surnom était Aboû Nasr, et il comptait parmi les docteurs les plus distingués. L'imâm Nâcir [2] tomba gravement malade de la pierre dans la vessie, l'année 598 de l'hégire (1202 de J. C.). Son médecin, Aboû'l Khaïr [3], ayant conseillé l'opération, l'on fit venir le chirurgien pour faire la section dans le pénis (ou plutôt l'urètre) du malade [4]. L'opérateur dit: « Il n'y a pas dans tout le pays le pareil de mon maître Aboû Nasr, le chrétien. » Par conséquent, on le fit venir aussi, et il déclara qu'il n'y avait nul besoin d'opérer. Il se mit à amollir les parties avec des onctions et un traitement doux, de sorte que le troisième jour le calcul

[1] C'est le fils de Kalâoûn; ce sultan mamloûc d'Égypte mourut vers la fin de l'an 741 de l'hégire (1341 de J. C.).

[2] Il s'agit ici du calife de Bagdad, Annâcir Lidînillâh, mort dans l'année 622 de l'hégire (1225 de J. C.).

[3] Mort dans l'année 608 de l'hégire (1211 de J. C.). Il était un médecin célèbre de Bagdad. (Cf. Aboû'l Faradj, *Historia Dynastiarum,* édition citée, p. 453 du texte arabe, et p. 296 de la version latine; Wüstenfeld, ouvrage cité, p. 117.)

[4] فاحضر الجرائحى ليشق ذكره،

urinaire sortit. On prétend qu'il pesait cinq *mithkâl*[1], et qu'il était plus volumineux qu'un noyau d'olive.

Lorsque Nâcir se rendit au bain, il commanda qu'Aboû Nasr entrât avec lui à l'hôtel de la monnaie, et qu'il emportât tout l'or dont il pourrait se charger. En outre de cela, les deux fils du calife lui donnèrent deux mille ducats. Nadjâh, l'échanson; Nâcir eddîn ibn Mahdy, le ministre, et la mère du calife lui firent ensemble un présent de trois mille ducats. Les commandants et le public firent aussi à Aboû Nasr, dans cette circonstance, de riches cadeaux. Le calife Nâcir le gratifia d'un don magnifique, et lui assigna un traitement annuel considérable. Ce médecin soigna Nâcir plusieurs autres fois, et il le guérit. Chaque fois il recevait beaucoup d'or et des robes d'honneur.

Aboû Nasr a composé un ouvrage médical, intitulé : *Livre de l'impromptu, ou improvisé, sous forme de demandes et de réponses*[2].

12° SA'ÎD, FILS D'ABD ARRAHMÂN (سعيد بن عبد الرحمان).

C'était le petit-fils d'Ahmed, fils de Mohammed, *Ibn 'Abd Rabbihi,* ou « le fils du serviteur de son maître. » Il était par conséquent de la famille du célèbre littérateur Ibn 'Abd Rabbihi[3]; celui-ci fut

[1] Environ sept drachmes, ou gros (26 grammes).

[2] كتاب الاقتضاب على طريق المسألة والجواب ،

[3] Cet illustre personnage était de Cordoue; il naquit l'an 246 de

son oncle paternel. Sa'îd était un médecin de mérite, ainsi qu'un excellent poëte. En médecine, il était fort instruit sur les doctrines et sur les méthodes des anciens. Son système à lui, dans le traitement des fièvres, consistait à employer un mélange de substances froides ou réfrigérantes. Il agissait en cela d'une manière admirable, et avec beaucoup de succès. Cependant, il n'a servi aucun roi en qualité de médecin. Sa'îd brillait dans le pronostic médical, dans la connaissance des changements atmosphériques, du souffle des vents, des mouvements des étoiles et des astres.

Ibn Djoldjol[1] dit : « Voici ce que m'a appris, sur le médecin Sa'îd, le jurisconsulte Soleïmân, fils d'Ayyoûb, ou Job, qui s'est exprimé en ces termes : « Je tombai malade de la fièvre, qui me dura un « temps très-long et qui me conduisit au bord du « tombeau. Sur ces entrefaites, Sa'îd rencontra un « jour mon père, pendant que celui-ci se rendait « chez le gouverneur de la ville (de Cordoue), Ah- « med, fils d'Îça. Ce médecin s'approcha de mon « père, lui fit les politesses et les salutations qu'il lui

l'hégire (860 de J. C.), et il mourut l'année 328 de l'hégire (940 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicàn, édition citée, p. 46 à 47 du texte arabe, et t. I, p. 92 et suivantes de la version anglaise.)

[1] Célèbre médecin de Cordoue, qui vivait encore l'année 372 de l'hégire (982 de J. C.), date d'un de ses ouvrages. Assafady, notre auteur, qui donne plus loin la notice d'Ibn Djoldjol sous le nom de Soleïmân, fils de Hassân, dit que ce personnage mourut sur la fin du IVe siècle de l'hégire (vers l'an 1008 de J. C.) : وتوفى ابن جلجل فى حدود الثلاث مابة.

« devait, lui demanda des nouvelles de ma maladie, « et s'informa du traitement que l'on suivait. Il dé- « sapprouva fort, il blâma hautement cette manière « de traiter ma fièvre, et envoya chez mon père dix- « huit de ces grains arrondis, ou pilules, en lui re- « commandant de m'en faire prendre une tous les « jours. Or, avant qu'elles fussent finies, la fièvre « me quitta, et je guéris parfaitement. »

Sa'îd, fils d'Abd Arrahmân, est l'auteur des ouvrages qui suivent : 1° Le Livre des antidotes ; 2° des notes sur quelques observations, ou expériences médicales ; 3° un poëme sur la médecine, dans le mètre dit *radjez ;* 4° d'autres poésies, dont voici un échantillon [1] :

[2] لمّا عدمتُ مُؤاسيًا وجليسًا
نادمتُ بقراطا وجالينوسًا
وجعلتُ كُتْبَهما شفآءَ تفرّدى
وهُما الشفآءُ لكلّ جُرْحٍ يُوسًا

TRADUCTION.

Lorsque je suis privé de quelqu'un qui me console et me tienne compagnie, je deviens le commensal, ou l'associé d'Hippocrate et de Galien.

Je me sers de leurs œuvres comme moyen curatif de mon

[1] وله كتاب الانقراباذين وتعاليق مُجرَّبات فى الطبّ وأَرْجُوزة فى الطبّ ومن شعره الخ

[2] Ces vers sont du mètre كامل.

isolement. Ces deux personnages, en effet, savent guérir toutes les blessures.

Ces deux distiques étant parvenus à l'oncle de leur auteur, Ahmed ibn 'Abd Rabbihi, il y répondit par des vers, dont voici quelques-uns :

[1] أَلفيتَ بقراطًا وجالينوسًا
لا يُثْكِلانِ ويُرْزآنِ جليسًا
فجعلتَهم دون الاقارب حبّةً .
ورضيتَ منهم صاحبًا وانيسًا
واظُنّ بخلك لا يُرَى لك تاركًا
حتّى تُنادم بعدهم إبليسًا

TRADUCTION.

Tu as trouvé qu'Hippocrate et Galien sont une bonne société, et qu'ils sont utiles à leur compagnon.

Or, tu les as affectionnés à l'exclusion de ta parenté, te contentant de les avoir, eux deux, pour amis et pour familiers.

Je pense que l'on ne verra jamais ton avarice te quitter; de sorte que, plus tard et après eux, tu seras le commensal du diable.

Voici des vers composés par Sa'îd, fils d'Abd Arrahmân sur la fin de ses jours, tandis qu'il se tenait à l'écart des rois :

[1] Ces vers sont sur le même mètre et ont la même rime que les précédents. Ceux-ci avaient été adressés par Sa'îd à son oncle, pour se plaindre que ce dernier ne fût pas allé lui rendre visite, lors d'une indisposition qu'il eut.

أمِنْ بعد غَوْصى فى علوم الحقائق [1]
وطول انبساطى فى مذاهب خالقى
وفى حين اشراقى على مَلَكُوته
أرى طالبًا رزقًا الى غير رازقى
وايّام عمر المرء مُتْعة ساعة
تُحيّى خيالًا مثل لَمْحة بارق
وقد أَذِنَتْ نفسى بتقويض رَحْلها
واسرع فى سوقى الى الموت سائقى
وانّى وإنّ اوغلتُ او سرتُ هاربًا
من الموت فى الآفاق والموت لاحقى

TRADUCTION.

Est-ce qu'après m'être profondément plongé dans les sciences des vérités, et m'être arrêté longtemps sur les doctrines de mon Créateur;

Est-ce au moment où je suis près de me rendre dans son royaume éternel (ou dans le monde des esprits), que l'on me verra demander mes moyens de subsistance à tout autre qu'à mon dispensateur de la nourriture journalière?

La durée de la vie de l'homme, ce n'est, à vrai dire, que l'avantage d'une heure. C'est un fantôme qui passe [2], à l'exemple de la splendeur de l'éclair.

Mon âme connaît bien déjà que sa demeure est ruinée. Celui qui me mène, me pousse avec beaucoup de hâte vers le trépas.

[1] Ces vers sont du mètre طويل.

[2] Littéralement : Elle fait vivre un fantôme, etc.

Certes, quand même je me cacherais, ou je fuirais la mort, en parcourant les différentes régions de la terre, toujours la mort m'atteindrait.

13° SOLEÏMÂN, FILS DE DÂOUD (سليمان بن داود).

Il était le petit-fils de Soleïmân, il s'appelait Amîn eddîn ou « le gardien fidèle de la religion », Soleïmân, chef des médecins à Damas, et était extrêmement heureux dans les cures qu'il entreprenait. Quand le juge Djalâl eddîn Alkazouîny se rendit au Caire et y exerça les fonctions de grand juge [1], il trouva le sultan [2] rempli de sollicitude pour la guérison du juge 'Alâ eddîn ibn Alathîr, qui était affecté d'hémiplégie. Djalâl eddîn dit au souverain : « Ô maître ! Amîn eddîn Soleïmân, médecin à Damas, a soigné mon fils 'Abd Allah, qui était affligé de cette même maladie, et qui en est guéri parfaitement. » Par conséquent, le souverain fit venir Amîn eddîn au Caire. Ce médecin traita 'Alâ eddîn ibn Alathîr; mais sa cure ne réussit pas très-bien, car le malade voulut trop agir suivant sa propre volonté et son caprice.

Je visitai avec Amîn eddîn les reliques du Prophète (Mahomet), qui se trouvent dans le couvent du *Sâhib*, ou vizir, Tâdj eddîn ibn Hinnâ, dans le

[1] Voyez, sur ce Djalâl eddîn, les *Voyages d'Ibn Batoûtah*, texte arabe publié et traduit par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti, *passim*, et notamment t. I, p. 210.

[2] C'était Almalic Annâcir, Mohammed, fils de Kalâoûn.

Ma'choûk[1] et aux environs du Caire[2]. Ensuite ce médecin retourna à Damas, et c'était dans l'année 729 de l'hégire (1329 de J. C.). Il passait en conversation une partie de la nuit chez le vizir Chams eddîn, et, en sa présence, il jouait aux échecs toutes les nuits. Il l'accompagnait aussi dans ses parties de plaisir, etc. Amîn eddîn est mort dans l'année 732 de l'hégire (1332 de J. C.).

14° CHABÎB, FILS DE HAMDÂN (شبيب بن حمدان).

C'était le petit-fils de Chabîb, fils de Hamdân, fils de Chabîb, fils de Mahmoûd; c'était l'excellent littérateur, le médecin, l'oculiste, le poëte, connu sous le nom de Taky eddîn Aboû 'Abd Arrahmân. Il demeurait au Caire, et il était le frère du cheïkh Nadjm eddîn, supérieur des Hanbalites dans cette

[1] C'est-à-dire : «l'amant, ou l'objet aimé»; ce ne peut être que le nom donné à quelque localité, près du Caire. Il existe ailleurs d'autres endroits qui sont ainsi appelés.

[2] Le couvent dont il est ici question était situé dans le lieu nommé دير الطين *Deïr atthîn;* ce qui veut dire : «le monastère de la terre sigillée, ou de l'argile». — «C'est, dit Ibn Batoûtah, un couvent considérable, que Tâdj eddîn ibn Hinnâ a bâti pour y déposer de nobles ornements et d'illustres reliques, à savoir : un fragment de l'écuelle du Prophète, l'aiguille avec laquelle il s'appliquait le collyre, l'alêne qui lui servait à coudre ses sandales, et le Korân du prince des croyants, 'Aly, fils d'Aboû Thâlib, écrit par lui-même. On dit que le vizir acheta les illustres reliques du Prophète que nous avons indiquées, pour la somme de cent mille drachmes (environ soixante et quinze mille francs). Il a bâti le couvent, il a légué les fonds nécessaires pour y servir à manger à tout venant, et pour payer un traitement aux gardiens de ces nobles objets.» (*Voyages d'Ibn Batoûtah*, édition citée, t. I, p. 94 à 95).

ville. Chabîb naquit peu de temps après l'an 620 de l'hégire, et il mourut dans le cours de l'année 695 de la même hégire [1]. Il a suivi les leçons d'Ibn Roûzbah; il a écrit sous sa dictée sur les anciens et sur le Dimiâthy [2]. Il était d'une grande perspicacité et d'un caractère très-énergique; il possédait beaucoup de connaissances et de belles qualités. Chabîb rivalisa, marcha de pair avec *Bânat So'âd* [3], et il mourut au Caire. Voici quelques-uns de ses vers, extraits d'un poëme :

(4) اباد بى وَخْدُها البيداَ فقرّبها
طَرْقِى وقرّبها وَجْنآءُ شِمليل

[1] L'an 620 de l'hégire commença le 4 février 1223 après J. C., et l'année 695, le 10 novembre 1295.

[2] Je pense qu'il s'agit ici du traditionnaire célèbre Aboû Mohammed, 'Abd Almoûmin, fils de Khalaf, de Damiette. (Cf. Ibn Batoûtah, *Voyages*, édition citée, t. I, p. 59.)

[3] وعارض بانت سُعادُ. Par ces mots, *Bânat So'âd*, ou « (la femme, l'amante appelée) So'âd s'est éloignée », l'on désigne le célèbre poëme que Ca'b, fils de Zohaïr, a composé à la louange de Mahomet, et qui commence par les deux mots ci-dessus mentionnés. On le nomme aussi قصيدة البردة, *Kassîdat al bordah*, ou « le poëme du manteau »; car Mahomet donna son propre manteau au poëte, pour lui témoigner sa satisfaction. J'en transcris ici le premier distique, et l'on verra que les cinq vers de Chabîb, cités plus bas, sont sur le même mètre que ceux de Ca'b, fils de Zohaïr, et qu'ils ont aussi la même rime :

بانت سُعادُ فقلبى اليومَ متبولُ
مُتَيَّمٌ إثْرَها لم يُفْدَ مكبولُ

[4] Ces vers sont du mètre بسيط.

الى النبىّ رسول الله انّ له

مَجْدًا تَسامَى فلا عرضٌ ولا طولُ

مَجْدٌ كبا الوَهْمُ عنْ ادراك غايته

ورَدّ عقل البرايا وهْو معقولُ

مُطهَّرٌ شرّف الله العبادَ به

وساد فخرًا به الاملاكُ جبريلُ

طُوبى لطَيْبَةَ بل طوبى لكلّ فتًى

له بطيب ثراها الجَعْد تقبيلُ

TRADUCTION.

La course rapide, l'amble de ma chamelle aux longues joues, robuste et agile, eut bientôt avec moi parcouru le désert [1]. De la sorte, mes yeux furent rafraîchis pendant le voyage, et ma monture aussi fut joyeuse.

Je me dirigeai vers le Prophète [2], l'envoyé de Dieu; celui qui est entouré d'une gloire éminente, que nulle largeur, nulle longueur ne sauraient mesurer.

L'imagination est impuissante à en saisir l'immensité; l'intelligence des créatures est trop bornée, pour qu'il lui soit permis de la concevoir.

C'est ici le saint à la faveur duquel Dieu ennoblit ses serviteurs. C'est parce que les anges veulent honorer Mahomet que Gabriel est à leur tête [3].

[1] Ou bien la plaine qui se trouve entre la Mecque et Médine.

[2] C'est-à-dire, le tombeau de Mahomet, situé à Médine.

[3] On sait dans quels termes le Korân parle de Gabriel (chap. II, versets 91 et 92; chap. LXVI, verset 4). On sait aussi qu'il est regardé par les musulmans comme leur ami fidèle, et qu'il est placé par eux au-dessus de tous les autres anges.

Heureuse Médine ! heureux même tout homme à qui il a été donné de baiser le parfum de sa terre molle et légère !

Voici ce que dit le cheïkh Athîr eddîn Aboû Hayyân [1] : « Chabîb me présenta son *Dîouân*, ou recueil de poésies, et je trouvai admirables toutes celles que je lus devant lui et qu'il m'expliqua. De ce nombre est une *kassîdah*, ou poëme, à l'éloge de Mahomet, et dont je vais citer quelques vers : »

[2] هذا مقامُ محمّد والمنبرِ
فاستجلِ انوار الهداية وانظرِ

والثمْ ثرى ذاك الجناب مُعفِّرًا
في مسك تُربته خُدودُك وافخرِ

واحللْ على حَرَمِ النبوّة واسْتَجِرْ
بحماه من جور الزمان المُنْكَرِ

واغنَمْ بطَيْبَةَ طيبَ وقتٍ ساعةً
منه كدهرٍ في التنعّم واشكُرِ

فهُناك من نور الإلاه سريرةٌ
كشفتْ غِطآءَ الحقّ للمتبصّرِ

[1] C'est probablement le célèbre grammairien espagnol Athîr eddîn Aboû Hayyân Mohammed, fils de Yoûçuf, de Grenade, mort l'année 745 de l'hégire (1344 de J. C.). (Cf. Hâdji Khalfah, *Dictionnaire bibliographique et encyclopédique*, édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 224, n° 347 ; Ibn Batoûtah, *Voyages*, édit. citée, t. I, p. 91.)

[2] Ces distiques sont du mètre كامل.

وجلت دجى ظلم الضلال فأشرقت
أفق الهداية بالصباح المسفر
نور تجسم فارتقى متجاوزا
شرفا على الفلك الاثير الاكبر

TRADUCTION.

C'est ici la place où se tenait Mahomet; c'est ici l'endroit de la chaire. Or, vois à découvert les lumières de la bonne direction, et examine attentivement.

Baise la terre de ce lieu, en roulant tes joues dans la poussière, dans le musc de son sol; ensuite, glorifie-toi.

Séjourne près du sanctuaire de la prophétie, et cherche du secours dans sa protection, contre la tyrannie de ce temps inique.

Jouis à Médine de jours vraiment délicieux; car une heure passée dans cette ville vaut un siècle de félicité. Sois donc reconnaissant, et remercie Dieu.

Ici se trouve une splendeur divine mystérieuse (Mahomet), qui a rendu la vérité claire et manifeste pour quiconque médite bien.

Elle a percé l'obscurité, elle a dissipé les ténèbres de l'erreur; elle a éclairé d'une aurore brillante l'horizon du culte véritable.

Cette splendeur, cette lumière divine a multiplié ses efforts; elle s'est élevée immensément, jusqu'à ce qu'elle eût ennobli, par sa présence, le ciel empyrée et principal[1].

[1] Assafady mentionne encore, d'après le cheïkh Athîr eddîn, un grand nombre d'autres vers de Chabîb; mais je ne crois pas devoir les donner ici. Ceux que j'ai cités suffiront à mes lecteurs pour se faire une idée du talent poétique de ce médecin.







